

Addis-Abeba et le couronnement de Hāyla Sellāsē. Mise en scène d'une ville, réinvention d'une cérémonie

Estelle Sohier

Citer ce document / Cite this document :

Sohier Estelle. Addis-Abeba et le couronnement de Hāyla Sellāsē. Mise en scène d'une ville, réinvention d'une cérémonie. In: Annales d'Ethiopie. Volume 28, année 2013. pp. 177-202;

doi : 10.3406/ethio.2013.1534

http://www.persee.fr/doc/ethio_0066-2127_2013_num_28_1_1534

Document généré le 08/03/2018

Résumé

À la suite d'une crise politique majeure et du décès de la reine des rois Zawditu, le negus Tafari Makwannen est nommé negusa nagast (roi des rois) d'Éthiopie en avril 1930. Choissant pour nom de règne Hāyla Sellāsē, soit « Puissance de la Trinité », le nouveau souverain diffère son sacre de six mois afin de préparer l'événement auquel il entend donner une portée nationale et internationale. Il y convie, certes, le clergé et les principaux dignitaires éthiopiens, mais aussi sept rois et cinq présidents étrangers, ainsi que les représentants de la presse internationale. La plupart des invités découvrent pour la première fois la capitale éthiopienne en octobre 1930. Créée à la fin des années 1880, capitale du royaume depuis les années 1890, Addis-Abeba était depuis les années 1920 la vitrine de la modernisation de l'Éthiopie entreprise par Tafari Makwannen ; elle a été métamorphosée pour son couronnement. À l'aide de témoignages écrits et iconographiques produits par des acteurs/ spectateurs du couronnement, cet article s'interroge sur le sens de la mise en scène de la ville et de sa médiatisation, et sur les messages qu'Hāyla Sellāsē entendait ainsi transmettre à la communauté internationale. Le pouvoir politique s'y exprime par des monuments temporaires et permanents érigés en quelques mois, mais aussi par l'organisation urbanistique des axes où ont été planifiées les cérémonies. Cette mise en scène avait une dimension théâtrale commune à de telles manifestations politiques. Sa principale caractéristique était plutôt de relever d'une juxtaposition inédite d'éléments endogènes et exogènes importés à grand frais dans la capitale. Face aux contestations intérieures et aux menaces coloniales persistantes, cette combinaison devait transcrire aux yeux de tous, dans l'espace urbain, les principes en vertu desquels le nouveau roi des rois était le maître incontesté d'un pays indépendant et souverain.

Abstract

The coronation of Hāyla Sellāsē in Addis-Abeba : Staging of a city, reinvention of a ceremony
On November 2nd 1930, Tafari Makwannen was crowned King of kings of Ethiopia in Addis Ababa. The city had been considerably transformed during the six previous months to prepare for the arrival of local and foreign guests, as well as the international press and photographers. Relying on iconographical and written sources, this article explores the messages conveyed by the new king through the staging of the city. The innovations which marked the event are comparable to the "reinvention" of royal ceremonies that have been noted in European countries since the end of the 19th century. The spectacle continued an ancient practice, the coronation, yet adapting it to express new political forms and a different idea : the king was no longer merely the head of a particular Christian community, but now also the sovereign of a nation.

Addis-Abeba et le couronnement de Hāyla Sellāsē. Mise en scène d'une ville, réinvention d'une cérémonie

Estelle Sohier*

En avril 1930, le décès de la reine des rois d'Éthiopie Zāwditu (r. 1917-1930) ouvre l'accès au trône au *negus* Tafari Mak^wannen. Choissant pour nom de règne "Hāyla Sellāsē", soit "Puissance de la Trinité", le nouveau roi des rois diffère son sacre de six mois afin de préparer l'événement auquel il entend donner une portée nationale et internationale. Il y convie, certes, le clergé et les principaux chefs éthiopiens, mais aussi sept rois et cinq présidents étrangers¹ ainsi que les représentants de la presse internationale². La cérémonie est préparée dans la capitale éthiopienne, Addis-Abeba, métamorphosée pour l'occasion³. Créée à la fin des années 1880, capitale du royaume depuis les années 1890, la ville constitue depuis les années 1920 la vitrine de la modernisation de l'Éthiopie entreprise par le régent, Tafari Mak^wannen⁴. Ce processus est amplifié à l'approche du couronnement. Du mois d'avril aux premiers jours de novembre, le roi des rois supervise quotidiennement les travaux dans la capitale dont les voies principales sont aménagées. Ses rues sont pavées, pourvues de trottoirs et d'électricité, et ponctuées de nouveaux monuments. En septembre, la ville a ainsi été repeinte, nettoyée, réparée et, ce qui ne pouvait l'être, dissimulé derrière des palissades⁵. Comme la ville, tous les acteurs du sacre ont été parés : Hāyla Sellāsē commandita aux artisans du palais et en Europe les uniformes portés durant la cérémonie par les membres de la famille royale et de l'aristocratie, leurs attributs (couronne, sceptre, épée, globe, bagues, etc.), ainsi que des séries de médailles commémoratives. La police municipale et la garde royale étaient pourvues d'uniformes kaki flambant neufs, tandis que les acteurs indésirables, les mendiants, étaient chassés provisoirement de la ville.

* Université de Genève, Suisse.

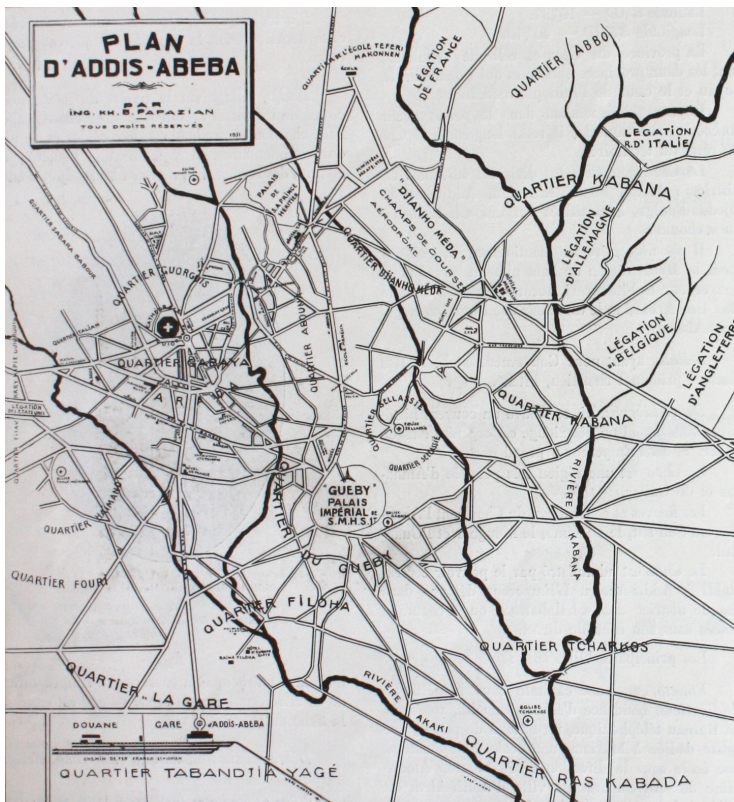
¹ Les gouvernements d'Angleterre, Italie, France, Belgique, Suède, Pays-Bas, Japon, Égypte, États-Unis, Allemagne, Grèce, Turquie et Pologne étaient représentés.

² Marcus, 1998 : 108.

³ Sur l'histoire d'Addis-Abeba, voir Garretson, 2000 et 2003 ; Pankhurst, 1985 ; Batistoni, Chiari, 2004.

⁴ Garretson, 2003.

⁵ Marcus, 1998 : 109.



La gare d'Addis-Abeba, porte d'entrée dans l'Empire

La gare d'Addis-Abeba est la « porte d'entrée » officielle dans la capitale pour la majorité des invités au couronnement (Carte - en bas à gauche du plan de la ville dessiné en 1931). Du 15 octobre au 29 octobre 1930, des trains spéciaux acheminent dans la capitale éthiopienne, par ordre d'arrivée, des notables éthiopiens et leurs troupes, les délégations américaine, grecque et allemande, japonaise, hollandaise, égyptienne, polonaise, française, anglaise, turque, belge et suédoise, et enfin italienne⁷, qui ont rejoint Addis après une escale à Djibouti, et 780 kilomètres de chemin de fer. Différentes séries de photographies officielles ou privées montrent le soin avec lequel leurs arrivées ont été mises en scène et enregistrées.

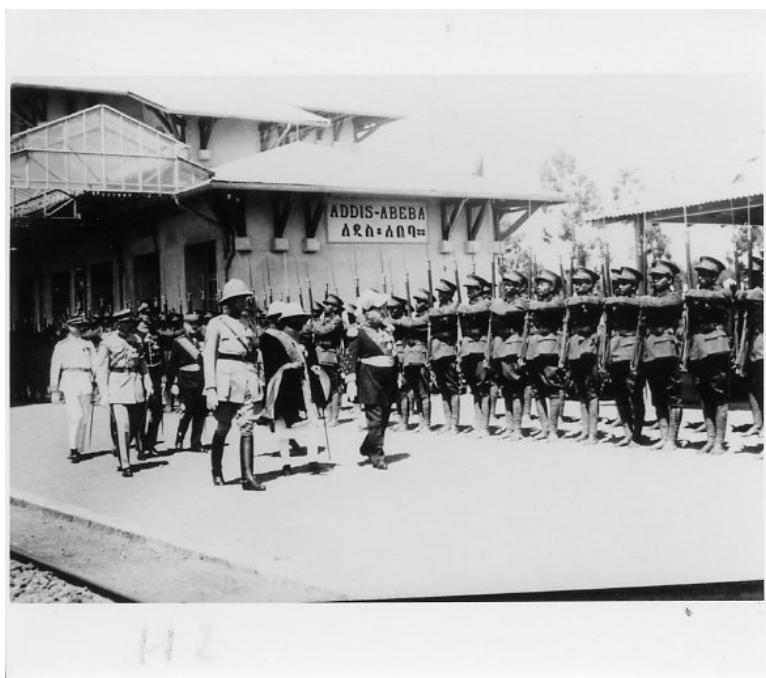


Fig. 1 – Revue des troupes, gare d'Addis-Abeba, octobre 1930 – Photographe inconnu. Fonds INALCO/M. Pasteau

Les représentants de France, Italie et Angleterre – les trois puissances coloniales limitrophes – sont accueillis officiellement par Hāyla Sellāsē lui-même, tandis que son fils aîné, Āsfāw Wasan, reçoit les représentants des autres nationalités. Sur le quai, chaque délégation passe en revue les troupes éthiopiennes en compagnie de leurs hôtes, suivant en cela les lois du protocole diplomatique international (Fig. 1). Les photographies attestent des efforts menés bon gré, mal gré, durant toute la tenue des

⁷ Van Gelger de Pineda, 1995 : 621.

cérémonies pour respecter ce protocole, tant par le choix des acteurs (chauffeurs, corps d'armée moderne), des infrastructures (tribunes), des costumes, des accessoires utilisés (voitures, tapis qu'on imagine rouges et dont l'utilisation est aussi réglementée, drapeaux nationaux), que des gestes employés. À la sortie de la gare, les invités rejoignent par exemple des automobiles avec chauffeur pour être conduits à leurs résidences (Fig. 2). Leur placement dans les voitures respecte les conventions diplomatiques, où la place d'honneur se trouve alors à la droite de la banquette arrière d'une automobile⁸. Loin d'être anecdotique, le suivi du protocole donnait le la des échanges internationaux, comme le rappelait un spécialiste français dans les années 1940 : « C'est dans le cérémonial accompagnant les événements internationaux que se mesure le mieux l'état des relations entre les gouvernements⁹ ». Son respect pour la réception des délégations étrangères était la base d'un échange politique fondé à la fois sur le respect mutuel et l'égalité des interlocuteurs.



Fig. 2 - La délégation égyptienne quitte la gare, octobre 1930. Photographe inconnu. - Fonds INALCO/M. Pasteau

⁸ Le protocole à suivre dans les rapports diplomatiques ou lors de rencontres internationales a été consigné par Jean Serres dans son *Manuel pratique de protocole* (1948). Sur le placement en voiture, voir Jean Serres, 2005 (21^e éd.) : 139-141. Le mot protocole est entré dans la langue amharique, puisque Kabbada Tasammā, écrivain proche de la cour, consacre un chapitre (Kabbada, 1970-1971 : 100-114) à ce sujet en usage à la cour de Zawditu, en particulier pour l'ordonnance des *geber* (banquets).

⁹ Serres, 2005 : 33-36.

L'architecture de la gare et ses environs immédiats offraient un cadre idoine pour un échange diplomatique international, avec une place ornée d'une sculpture sur un piédestal, d'où partait une route tracée au cordeau (visible sur les photographies et sur le plan de la ville). La voie ferrée en provenance de Djibouti avait rejoint la capitale éthiopienne en 1917, après 20 ans de travaux, mais la gare d'Addis-Abeba n'avait été inaugurée qu'en décembre 1929, avec faste et publicité. Les photographies prises lors de son inauguration, comme lors du couronnement, exprimaient à la fois la modernité du nouveau bâtiment et une impression d'ordre, due à l'aménagement de l'espace limitrophe, et à l'ordonnance des cérémonies (Fig. 3). Ils symbolisaient la rigueur et le prestige de la compagnie de chemin de fer, commanditaire et bailleur de fonds de l'ensemble avec l'appui du gouvernement français. Dessiné par deux architectes français, M. Lagrave et M. Barrias, ce plan n'avait toutefois été validé qu'après des années de négociation avec le gouvernement éthiopien, notamment autour de l'architecture de la gare, objet de débats controversés qui portaient sur la nécessité de privilégier son aspect pratique ou son prestige, d'en faire une gare « coloniale » ou « impériale »¹⁰. Face aux revendications coloniales persistantes qui menaçaient l'indépendance de l'Éthiopie dans les années 1910 et 1920, le choix d'une gare à l'architecture prestigieuse permettait d'inscrire dans la pierre un message d'indépendance politique adressé aux étrangers, et ce dès leurs premiers pas dans la capitale. Ce lieu était d'autant plus important que la gare était une voie d'accès à l'Éthiopie presque incontournable pour les voyageurs, contraints de demander un laissez-passer officiel au gouvernement avant de parcourir le pays.

À leur sortie de la gare, les voyageurs découvrent la première statue érigée dans l'espace public d'Addis-Abeba, sous la forme d'un Lion de Juda. Commandité et financé également par la compagnie de chemin de fer, avec l'aval du gouvernement éthiopien, le monument exposait les fondements du pouvoir politique en place et ses principaux acteurs¹¹. Son piédestal est en effet orné de bas-reliefs aux effigies couronnées de la reine des rois Zawditu, de son père et prédécesseur, le roi des rois Menelik II (r. 1889-1913), du *rās* Tafari Mak^wannen, et enfin de son père, le *rās* Mak^wannen, ancien ministre et chef de guerre de Menelik II. Ce groupe propose une interprétation de la généalogie du gouvernement en place et une continuité politique fictive, puisqu'il évince la mémoire du règne du *leḡ lyāsū*, petit-fils de Menelik II que celui-ci avait choisi pour lui succéder avant son renversement par le coup d'État qui porta au pouvoir Zawditu et

¹⁰ La compagnie de chemin de fer, le ministère des Affaires étrangères français et le *rās* Tafari étaient soucieux du prestige du bâtiment qui devait avoir un rayonnement international, alors que le ministère des Colonies privilégiait une conception utilitaire de ce lieu. Van Gelger de Pineda, 1995 : 602-627.

¹¹ Sur l'histoire et la symbolique du lion de Juda voir Rubenson, 1965 et Tornay, Sohier, 2007.

Tafari Mak^wannen¹². La sculpture reflète le soutien du gouvernement français et de la compagnie de chemin de fer au nouveau roi des rois, et le pouvoir dont celui-ci dispose alors sur le chemin de fer, enjeu politique et économique intérieur déterminant¹³.



Fig. 3 – Cérémonie d'inauguration de la gare d'Addis-Abeba, décembre 1929. Photographie inconnu – Fonds INALCO/M. Pasteau

Le lion de Juda et les portraits en bas-relief étaient une variation monumentale d'images présentées aux étrangers sous d'autres formes, comme les timbres et des pièces de monnaie. La répétition des mêmes symboles sur différents supports était gage de leur mémorisation par leurs spectateurs. Le territoire éthiopien était indissociable des représentants du pouvoir royal, incontournables voies d'accès pour l'appréhension physique ou mentale du pays¹⁴.

¹² Voir Sohier, 2011.

¹³ La compagnie de chemin de fer était liée au *rās* Tafari Mak^wannen qu'elle soutenait depuis 1916. Lors du coup d'État qui mena à la destitution du *leǧ* Iyāsu, la compagnie avait notamment donné son appui technique à Tafari Mak^wannen, suivant en cela les orientations du gouvernement français – par ailleurs l'un des instigateurs du coup d'État. Voir Van Gelger de Pineda, 1995 : 586-601, dont le travail est basé sur les rapports de la compagnie.

¹⁴ La présence de l'effigie des souverains face à la « porte d'entrée » de la ville et du royaume rappelle l'utilisation de leurs portraits photographiques dans les publications sur l'Éthiopie. En effet, la plupart des récits de voyage ou des ouvrages sur le pays publiés à l'époque sont illustrés des photographies des souverains en frontispice ou dès leurs premières pages.

Cet aménagement tranchait avec ce que l'on pouvait observer globalement dans le reste de la ville. Créée *ad hoc* par Menelik II sur le modèle d'un campement royal éthiopien quatre décennies plus tôt, Addis-Abeba avait suivi en effet un processus unique d'urbanisation, inspiré par différents modèles (villes du Moyen-Orient, d'Afrique, d'Europe, mais aussi villes éthiopiennes anciennes), sans planification générale, mais par à-coup, selon les intérêts et la volonté des principaux représentants de la royauté¹⁵. La construction de la gare était l'une des transformations de la capitale entreprises sous la direction de Tafari Mak^wannen après son retour de voyage d'Europe, en 1924, et poursuivies dans les années 1930, avec la construction de bâtiments pour l'éducation et la santé publique, d'un aéroport, d'une prison, ou d'églises prestigieuses comme le mausolée de Menelik II¹⁶.

Vis-à-vis du public éthiopien, l'apparition de cette première statue dans le paysage urbain était sans doute le gage de son efficacité à marquer les esprits. Un autre monument à la gloire de Menelik II a été placé au cœur de la capitale et des cérémonies, face à l'église du sacre – mise en valeur sur le plan de la ville par une croix blanche dans un hexagone noir – et au centre des cérémonies.

Lieu de mémoire : la statue équestre de Menelik II

Les festivités sont lancées le 1^{er} novembre, la veille du sacre, avec l'inauguration de la statue équestre de Menelik II (Fig. 4a et 4b). Le nouveau roi des rois a tenu à ce que tous les représentants des gouvernements étrangers y assistent, puisque la cérémonie est décalée d'une journée par rapport au programme initial afin de permettre à une délégation retardataire d'y participer¹⁷. La statue a été édiflée face à l'église Saint-Georges qui allait accueillir le lendemain la cérémonie du sacre, comme elle avait été le lieu de couronnement de Zawditu en février 1917. Érigée à la demande de Menelik II sur une des plus hautes collines d'Addis-Abeba, face au *gebbi*, c'était l'une des principales églises de la ville, et le lieu de commémoration de la bataille d'Adoua. L'élévation d'une statue équestre renforçait la symbolique de l'église, celle du prestige du pouvoir royal et de la lutte contre l'envahisseur étranger, et l'expression de la mémoire de Menelik II, avec une forme renouvelée.

¹⁵ Garretson, 2000 : xvii.

¹⁶ Pankhurst, 1985 : 350-353.

¹⁷ MAE, K-Afrique, Éthiopie, 61 : couronnement de l'Empereur Haïlé Sélassié I^{er}. Dossier spécial, avril 1930-mars 1931. Télégramme de de Reffye au ministre des Affaires étrangères, Addis-Abeba, 13 octobre 1930.

Comme l'édification de la gare, la commande de la statue à l'étranger a été une véritable affaire d'État durant une décennie, comme le montrent les témoignages des ministres italiens et français en poste à Addis-Abeba. En 1920, le gouvernement éthiopien avait sollicité les conseils du ministre italien pour la création d'un monument à la mémoire de Menelik II. Les chefs des missions éthiopiennes envoyées à l'étranger avaient été invités à partager leurs souvenirs des capitales qu'ils avaient visitées, et le conseil de la couronne avait examiné des photographies prises dans les plus grandes villes du monde. Après le refus du gouvernement italien que ladite statue soit exécutée par un artiste de la péninsule – ce qui aurait été une offense à la mémoire des tombés de la bataille d'Adwa – la royauté éthiopienne s'adressa à un sculpteur parisien, M. Gardet, en supervisant sa réalisation dans les moindres détails¹⁸. La statue fut fondue en France avant d'être acheminée en pièces détachées jusqu'à Addis-Abeba. L'attention avec laquelle a été élaboré ce projet et son coût de fabrication indiquent son importance pour le gouvernement éthiopien, ce d'autant plus que la sculpture était inédite dans la capitale, sans doute en partie en raison des prescriptions de l'Église¹⁹.



Fig. 4a – Cérémonie d'inauguration de la statue de Ménélik II, 1^{er} novembre 1930. Carte postale Chante, coll. privée

¹⁸ Pour l'histoire de cette statue et de sa symbolique, voir Sohier, 2012 : 311-317.

¹⁹ Aujourd'hui l'Église éthiopienne s'oppose d'ailleurs à la construction de statues dans ses nouveaux lieux de culte. Témoignage de l'historien Shiferaw Bekele, Paris, août 2007.



Fig. 4b – Détail de la statue, Cliché C. Bosc-Tiessé, 2008

Les délégations étrangères sont utilisées comme des acteurs de l'événement, puisque Hāyla Sellāsē confie au représentant du roi d'Angleterre, le duc de Gloucester, le soin de dévoiler le monument²⁰. Nous ne savons pas exactement en vertu de quelle préséance ce rôle lui échet (son âge ou son rang ?), mais ce geste symbolise la reconnaissance de la mémoire de Menelik II par le souverain régnant sur le plus grand empire du monde, le Royaume-Uni, devant les représentants de treize puissances étrangères. Il implique aussi la reconnaissance internationale de la victoire d'Adoua remportée par l'Éthiopie contre les troupes coloniales italiennes en 1896, puisque la statue représente un roi de guerre, tourné en direction de l'ancien champ de bataille, au nord du pays²¹. La symbolique belliqueuse du monument est atténuée par le fait que Menelik II ne brandit pas d'arme. La pensée que Louis Marin a développée à partir d'autres lieux et d'autres temps sur la force des représentations pourrait être appliquée ici : « La représentation met la force en signes »²² ; elle substitue à une force extérieure des signes de force « qui n'ont besoin

²⁰ Choix souligné par le roi lui-même dans son autobiographie. Haile Sellassie, 1976 : 175.

²¹ Témoignage de l'historien éthiopien Shiferaw Bekele que je remercie pour cette information. Paris, juillet 2007.

²² Marin, 1981 : 11.

que d'être vus pour que la force soit crue »²³. Telle est en effet la volonté du nouveau gouvernement éthiopien en organisant une cérémonie internationale autour de la statue du vainqueur d'Adoua. Le monument valorise la force du roi, mais aussi celle de ses troupes, par synecdoque, avec le vocabulaire de reconnaissance et de célébration des héros nationaux des Occidentaux. Ce faisant, il en fait un « lieu de mémoire » à la fois national et international, et le convertit en puissance, c'est-à-dire « capacité de force ». Durant la suite du règne de Hāyla Sellāsē les défilés militaires étaient d'ailleurs organisés autour du monument²⁴.

Pour éviter que les symboles de pouvoir ne se fassent concurrence, l'arbre de justice qui se dressait au même endroit avait été abattu peu de temps avant l'inauguration de la statue²⁵. Depuis 1925, Tafari avait déplacé le lieu des pendants publics dans un lieu plus discret, à l'écart des regards et – des appareils photographiques²⁶ – des étrangers. Toutefois, des images du gibet avait été maintes fois publiées dans des ouvrages européens sur l'Éthiopie²⁷, ou en cartes postales, raison pour laquelle le gouvernement éthiopien avait peut-être jugé préférable de faire disparaître ce lieu attaché au souvenir de pratiques peu compatibles avec la politique et l'image internationale de Tafari. À sa place est dessinée une place comprenant toutes les caractéristiques d'un aménagement urbain moderne : la statue est mise en valeur au centre d'un rond-point agrémenté d'un terre-plein, de murets, d'escaliers, de pelouses et d'allées soigneusement dessinées, tandis qu'une grille en fer forgé entoure et protège le monument, environnement adéquat pour un espace de reconnaissance internationale.

Le dévoilement de la statue équestre remplit une autre fonction dans le cadre des cérémonies du couronnement. Commanditée par la fille de Menelik II, Zawditu, la sculpture n'est dévoilée qu'après sa disparition, quelques heures avant le couronnement de son successeur. Le monument subit alors un glissement de sens : il devient le symbole de la passation de pouvoir entre feu Menelik II et le nouveau souverain, Hāyla Sellāsē, puisque la cérémonie du sacre commença le soir même, avec le transport des insignes royaux dans l'église de Saint-Georges. L'agencement géographique et temporel des deux événements scelle la mémoire de Menelik II, encore très populaire dans la capitale, à celle de Hāyla Sellāsē, dans l'espace et dans les mémoires. Il abolit les deux décennies qui séparaient la disparition de Menelik II de la vie publique, en 1910, de l'avènement de Hāyla Sellāsē. L'héritier désigné de Menelik II, le *leḡ lyāsu*, disparaissait une nouvelle fois officiellement de la mémoire nationale.

²³ Marin, 1981 : 11.

²⁴ Témoignage de Shiferaw Bekele, Paris, juillet 2007.

²⁵ Texte et photographie dans Smidt, 2005 : 88. Voir aussi Hirsch, Perret, 1989.

²⁶ À ce propos voir Cheret, 1995 : 48-49.

²⁷ Hirsch et Perret, 1989 : 152.

Le couple royal et le sacre

La cérémonie du sacre succède au dévoilement du monument, le roi et son épouse se rendant le soir même dans l'église Saint-Georges afin d'y passer une nuit de veille. Le couronnement a lieu au petit matin. Contrairement à l'usage, tous les invités sont intégrés physiquement dans l'enceinte de l'édifice pour leur permettre d'assister *de visu* à la cérémonie. Une vaste tente a été érigée à cet effet dans le prolongement de l'église Saint-Georges. L'assistance, où invités éthiopiens et étrangers se mêlent, est placée derrière deux baldaquins surplombant le couple royal (Fig. 5).

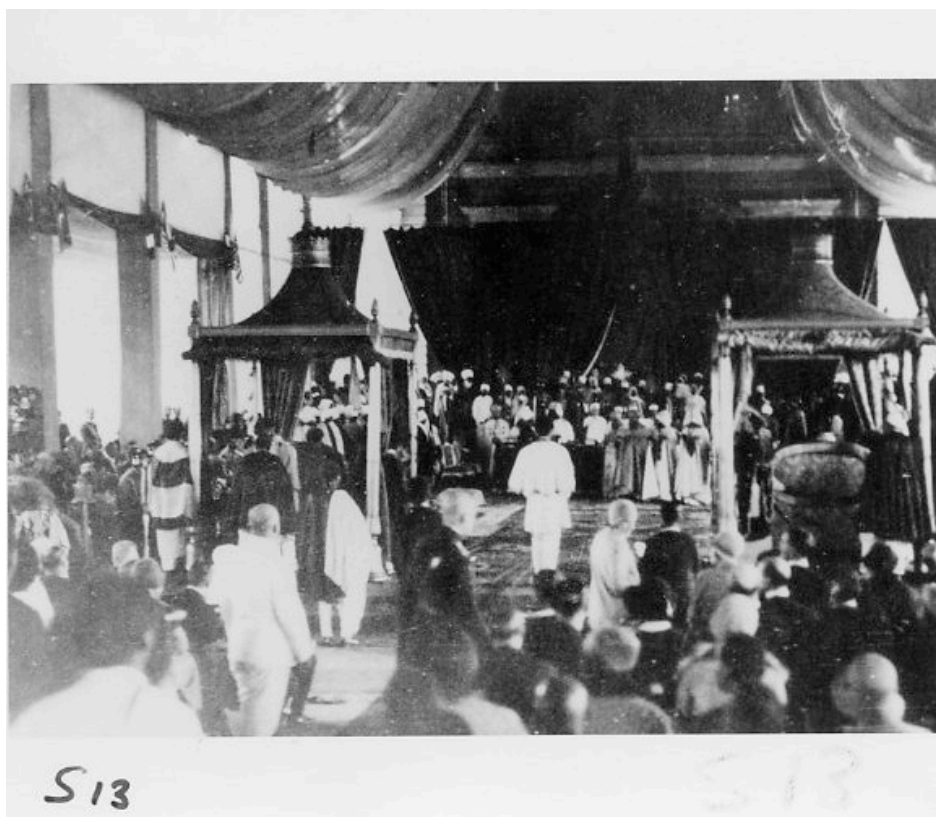


Fig. 5 - Le sacre, église saint Georges, 2 novembre 1930. Photographe inconnu - Fonds INALCO/M. Pasteau

Si Hāyla Sellāsē affirme avoir ménagé les invités étrangers en leur épargnant une nuit de veille, pour ne les convoquer à l'église qu'à partir de 7 heures du matin²⁸, les témoignages des voyageurs, astreints à assister à quatre heures et demi de messe, s'accordent toutefois sur la longueur de la cérémonie²⁹. Longue, celle-ci a aussi été conçue pour être à la fois splendide et pathétique, afin de marquer les esprits. Les costumes et attributs de la famille royale commandités par le roi mêlent des influences éthiopiennes et européennes dans une débauche d'étoffes et de couleurs. La vue et l'ouïe des spectateurs sont mobilisées de concert : le couronnement du roi par le patriarche, *ābuna* Qérellos, est suivi des prosternations des hauts dignitaires aux pieds du nouveau souverain, dans le bruit assourdissant des salves de cinquante coups des canons accotés à l'église et du survol de six avions au-dessus de la coupole³⁰.

Dans son autobiographie, Hāyla Sellāsē affirme avoir fait des recherches sur l'histoire du sacre en Éthiopie pour respecter ses conventions, tout en introduisant certaines nouveautés, notamment quant à la place de la famille royale³¹. Le fils aîné du roi doit prêter serment de fidélité à son père immédiatement après l'onction de ce dernier, tandis que Menen, sa femme, est couronnée quelques instants plus tard. Le couronnement de la reine dans l'église le même jour que son époux rapproche cette cérémonie du modèle des royautés européennes chrétiennes. La mise en valeur de la reine participe aussi d'un phénomène très contemporain : en Angleterre, par exemple, la présence de l'épouse du roi dans les cérémonies publiques est devenue prégnante seulement au cours des premières décennies du xx^e siècle³². Le rôle donné aux membres de la famille royale et la désignation d'un héritier du trône traduisent aussi la volonté de Hāyla Sellāsē de s'imposer avec sa descendance directe à la tête du pays. Il prend les devants des sempiternels problèmes de transition rencontrés par la royauté éthiopienne³³ en se faisant couronner avec sa dynastie.

²⁸ Haile Sellassie, 1976 : 176.

²⁹ Cérémonie qui donna notamment lieu à des développements sarcastiques d'Evelyn Waugh... (Waugh, 1931).

³⁰ MAE, Rapport de Reffye.

³¹ « The procedure for the enthronement of the Empress is today very different from what it used to be previously. According to Our historical study of the earlier practice, the Empress was not anointed with the oil of kingship on the grounds that she did not share in rulership with the Emperor. The crown, being merely symbolic, was very small. It was in the palace that the Emperor placed the crown on her head and not in church. This occurred on the third day, for it was not permitted for her to be crowned on the same day as the Emperor. But now it was determined after consultation, and was accordingly carried out, that, except for the regal anointing, the Archbishop should place the crown on her and put the diamond ring on her finger and that this should be on the same day jointly with the coronation of the Emperor. ». Haile Sellassie, 1976 : 177.

³² Cannadine, 2005 (1^{ère} éd. 1983) : 150.

³³ À ce sujet, lire notamment le numéro de la revue *Afriques* « Cérémonies de la mort. Pour une histoire des pratiques funéraires en Éthiopie », 3, 2011. <http://afriques.revues.org/>

Aménagement de l'espace pour les défilés

À la fin de la cérémonie, une procession conduit le roi et l'assistance au dehors de l'édifice. Un cortège se forme pour rejoindre le palais. Le parcours de quatre kilomètres qui sépare celui-ci de l'église a été ordonné à la manière d'un théâtre, les éléments indésirables du décor ayant été dissimulés derrière des palissades. « Entre deux triples files serrées de soldats réguliers et de guerriers », eux-mêmes entourés d'une foule innombrable, le carrosse de Hāyla Sellāsē ouvre la marche (Fig. 6). Il est suivi d'automobiles transportant le prince héritier Āsfāw Wasan, puis l'ensemble du corps diplomatique selon l'ordre protocolaire suivi pendant toutes les cérémonies (le Duc de Gloucester, le Prince d'Udine, le Maréchal Franchet d'Esperey, les ambassadeurs belge, américain, allemand, puis les autres), juché dans des Fiat Torpédo ou des Chevrolet, au regret du ministre français qui décrit l'événement³⁴. De nombreux cavaliers défilent à leur suite, sur des chevaux évoluant en ordre rangé, comme un bataillon occidental, puis dans une mêlée éthiopienne. Le corps armé est composé de soldats de la garde vêtus d'uniformes militaires, tandis que des guerriers habillés de costumes traditionnels éthiopiens font aussi partie du défilé.



Fig. 6 - Défilé du sacre : le carrosse, 2 novembre 1930. Photographie inconnu - Fonds INALCO/M. Pasteau

³⁴ Le diplomate aurait préféré une marque de voitures françaises... MAE, Rapport C. de Reffye, 14 novembre 1930.

C'était une gageure pour Hāyla Sellāsē de disposer à la fois d'attributs historiques des royautés européennes, comme le carrosse de gala, tout en créant un décor de ville occidentale, comme des routes et des voitures, alors que le parc automobile éthiopien était à l'état embryonnaire. Les efforts techniques et financiers mis en place pour arriver à un tel résultat ont été considérables. Cette combinaison était destinée à traduire auprès de tous – membres du clergé, Éthiopiens de la noblesse ou du peuple, invités étrangers –, la sacralité du nouveau roi des rois et les raisons en vertu desquelles il devenait le maître incontesté d'un pays indépendant et souverain. Toutefois, l'association de moyens de transport et de costumes reflétant différentes époques n'était pas une exclusivité. En Angleterre, le maintien de l'utilisation du carrosse par la cour dans un décor désormais accaparé par les automobiles était alors l'une des clefs du nouveau succès populaire des cérémonies royales³⁵.

Les principaux insignes de pouvoir utilisés comme la couronne, l'orbe ou le sceptre ont été commandités auprès d'un joaillier anglais. La couronne britannique était alors sans doute la plus prestigieuse, mais aussi, par ses colonies, celle qui régnait sur l'espace le plus étendu au monde. Elle servit incontestablement de référence pour l'organisation de la cérémonie, mais ne fut pas seule à jouer ce rôle, et à dessein. Le carrosse du sacre a été, par exemple, demandé expressément à la France, Tafari ayant d'abord songé à un véhicule exposé au Musée de la voiture à Compiègne³⁶, puis au gouvernement allemand (Fig. 6). Cette gestion de la symbolique étrangère importée en Éthiopie était la même que la politique qui avait prévalu face aux puissances occidentales depuis Menelik II, politique que Hāyla Sellāsē a accentué et étendu à de nouveaux interlocuteurs, notamment le Japon et les États-Unis : aucune puissance étrangère n'était favorisée, de manière à préserver l'autonomie politique, économique et culturelle de l'Éthiopie.

L'aménagement des axes où défilait le cortège avait aussi un aspect quelque peu baroque. Les routes équipées de câbles électriques, de trottoirs ou de tribunes, et les ponts empruntés étaient alors des éléments d'un urbanisme synonyme d'ordre et de modernité pour un regard étranger. Les habitations précaires des alentours avaient été au contraire isolées des regards par des palissades construites à la hâte avant les cérémonies³⁷. Les photographies permettent de reconstituer la série de monuments qui ponctuaient le trajet du défilé, érigés spécialement pour

³⁵ Cannadine, 2005 : 124.

³⁶ Le roi avait demandé au gouvernement français un des carrosses de gala princier ou royal qu'il avait pu admirer lors de sa visite en France en 1924. Le musée refusa cette demande pour des raisons légales. MAE, K-Afrique, Éthiopie, vol. 61 : Couronnement de l'Empereur Hailé Sélassié I^{er}. Dossier spécial, avril 1930-mars 1931. C. de Reffye au ministre des Affaires étrangères, Addis-Abeba, 20 juillet 1930.

³⁷ Aujourd'hui le même type de procédé est utilisé quand les autorités éthiopiennes expulsent les mendiants du centre ville quand s'y tiennent des rencontres internationales.

l'occasion : un monument consacré à la Trinité sur la place de l'Arada, puis deux arcs de triomphe situés d'une part entre l'église Saint-Georges et le *gebbi*³⁸, siège du gouvernement (Fig. 7), d'autre part entre ce dernier et le palais de Hāyla Sellāsē. Un obélisque, enfin, avait été dressé dans la lignée du second arc, face à l'ancien palais de Menelik II³⁹ (Fig. 8).



Fig. 7 - Un des deux arcs de triomphe, novembre 1930. Photographie inconnu - Fonds INALCO/M. Pasteau

³⁸ Espace clos englobant les bâtiments de la résidence d'un dignitaire ou du roi des rois.

³⁹ Il semble être au niveau de ce qui est aujourd'hui la place Arat Kilo.



Fig. 8 - Stèle et arc de triomphe érigés pour le couronnement, date et photographe inconnus.
- Carte postale italienne, coll. privée

« Puissance de la Trinité »

À la sortie de l'église, le cortège contourne la statue de Menelik II avant de passer, en contrebas de la place de l'Arada, devant un monument métallique d'environ cinq mètres de haut formant une étoile à trois branches, placée face au bureau de poste de la ville. Symbole de la Trinité, le monument fait allusion au nom de règne de Hāyla Sellāsē, « Puissance de la Trinité »⁴⁰. Sur son socle ont été gravés les motifs figurant par ailleurs sur les cartons d'invitation au sacre et sur les timbres officiels imprimés pour l'occasion (Fig. 9), dessinés par Stephan Papazian, "architecte symboliste esthéticien" d'origine arménienne au service du gouvernement éthiopien⁴¹. Cette gravure comprend les effigies du roi et de la reine, le dessin du Lion de Juda, plusieurs symboles de la Trinité, l'étoile de David, le globe, enfin le nom de règne du roi et la date du sacre. La taille du monument permet aux passants d'observer en détail ces symboles. Il perpétue également le sacre dans le temps en inscrivant son souvenir dans le paysage urbain. Symbole de la Trinité, la représentation de l'étoile à trois branches a été omniprésente durant le règne de Hāyla Sellāsē. Emblème du souverain, elle soulignait aussi l'origine de sa force et, par extension, de son pouvoir de droit divin.



Fig. 9 – Timbres imprimés à l'occasion du couronnement. Dessin S. Papazian, impression institut de gravure de Paris, 1930

⁴⁰ Une excellente photographie du monument a été publiée dans le *National Geographic*. Southard, 1931 : 700.

⁴¹ « Architecte Symboliste Esthéticien. Originaire de Smyrne, M. Stephan Papazian s'est installé en Éthiopie depuis 1918. Il était de 1930 à 1932 conseiller des arts esthétiques, monuments et documentations du ministère de l'Instruction Publique et des Beaux Arts. Depuis 1932, il dirige son atelier particulier comme Symboliste-esthéticien. Il a exécuté déjà 114 travaux sur l'Éthiopie et autres pays dont le chef d'œuvre est l'interprétation symbolique de l'iconologie de l'emblème de la Ligue des Nations... Il faut signaler aussi : Le timbre unique, commémorant le Couronnement de l'Empereur Haïlé Sellassié I^{er}, en 1930. Ce timbre posé sur un drapeau éthiopien est placé en face du trône impérial dans le Grand Palais. Il est exécuté en or pur sur fond azuré. Dim. 60X80. » Extrait de Zervos, 1936 : 498-499. La carte publiée dans cet article a été exécutée par l'ingénieur Kh. B. Papazian, peut-être parent de Stephan Papazian, dont le travail avait aussi, bien sûr, une portée très symbolique.

Ce monument reprend les symboles royaux antérieurs (le Lion de Juda), intégrés par le pouvoir en place qui les complète par de nouveaux éléments exclusivement attachés au nouveau règne. En les inscrivant dans le paysage urbain, Hāyla Sellāsē s'affranchit de la dimension conjoncturelle de sa prise de pouvoir en rappelant le choix inexorable du divin, de façon d'autant plus marquante que l'usage de monuments dans la ville était inédit.

Des arcs de triomphe pour l'empereur

Sur le tracé du défilé, le cortège franchit ensuite deux arcs de triomphe érigés d'une part entre l'église de Saint-Georges et le *gebbi* de Menelik II, puis entre ce palais et celui de Hāyla Sellāsē, situé sur une colline un peu plus au nord de la ville⁴². Les deux arcs se ressemblent sensiblement. Ils sont bâtis à partir d'une charpente recouverte de plaques de « fibre-ciment »⁴³ et s'élèvent à une quinzaine de mètres de hauteur. Des représentations du Lion de Juda les surplombent, et pour le second une pancarte proclamant « Vive l'Empereur Hāyla Sellāsē I^{er} » en français, aux lettres surlignées par des ampoules électriques⁴⁴.

Le style et la monumentalité des arcs rappellent l'architecture fasciste italienne de ces mêmes années. Sont-ils destinés à dresser un parallèle avec l'empire romain, et/ou avec des capitales européennes comme Paris, visitée par Tafari en 1924 ? L'obélisque érigé dans la lignée du second arc rappelle incontestablement l'aménagement du centre de Paris, alors une des capitales les plus prestigieuses du monde. Avec l'utilisation du français, ce type de référence était une manière de prendre le contre-pied de l'emploi de nombreux symboles d'origine anglaise. Les moyens de locomotion utilisés et l'aménagement du tracé étaient autant de points de comparaison possible avec les cérémonies nationales organisées dans les capitales européennes.

Le mot « empereur » apposé en haut de l'arc renvoie incontestablement à la dimension impériale des arcs de triomphe dans l'histoire et la culture européenne. Ce terme n'est pas l'équivalent du titre éthiopien de *negusa nagast*, dont la traduction littérale serait plutôt « roi des rois », expression qui existe par ailleurs dans les langues latines. Pourtant Hāyla Sellāsē a toujours fait traduire officiellement son titre par l'équivalent d'« empereur » dans les langues européennes⁴⁵. Le mot « empire » pour qualifier la royauté éthiopienne avait, certes, déjà été utilisé par les

⁴² Sur le terrain ayant appartenu au *rās* Makwannen, aujourd'hui siège de l'université d'Addis-Abeba.

⁴³ MAE, Rapport de Reffye, 14 novembre 1930.

⁴⁴ Voir en particulier la photo n° 6 à partir du lien : <http://www.anglo-ethiopian.org/other/photogallery/coronation/coronationgallery.php> (consulté en décembre 2007).

⁴⁵ Rubenson, 1965 : 84.

étrangers bien avant le règne de Hāyla Sellāsē⁴⁶, mais de façon sporadique, et l'utilisation de ce mot ne devint systématique que sous son règne. Affiché en présence d'étrangers sur un arc de triomphe, symbole par excellence de l'empire en Occident, ce terme évoque bien entendu l'empire romain, modèle primordial de la notion d'empire. Bien plus près dans le temps et l'espace de l'Éthiopie de 1930, il évoque aussi et surtout les empires coloniaux, qui se servent eux-mêmes de la référence à l'empire romain⁴⁷.

Les puissances occidentales ont « inventé » ou réinventé des « traditions » après la révolution industrielle, afin, notamment, de faire face aux changements politiques, économiques, sociaux et culturels qui bouleversaient alors leurs sociétés⁴⁸. Ce processus s'est aussi rencontré dans les colonies, où des traditions ont été inventées sous des formes particulières. Afin de mieux asseoir leur domination en partageant une idéologie avec les populations conquises, les colonisateurs anglais et allemands utilisaient par exemple le concept de « monarchie impériale », qui prit différentes formes mais se manifesta, dans les colonies anglaises, par des références constantes au roi. Les discours des administrateurs anglais en Afrique évoquaient de façon paternaliste un souverain « presque divin, omnipotent, omniscient, et omniprésent »⁴⁹, ayant pour seule ambition d'éduquer et de guider ses sujets⁵⁰. Or sur le sol africain et dans la corne de l'Afrique en particulier, l'Éthiopie faisait face depuis la fin du xix^e siècle aux empires coloniaux au contact desquels elle avait pris sa forme contemporaine. Hāyla Sellāsē s'est-il inspiré de la forme sous laquelle le pouvoir anglais se manifestait dans ses colonies ? Le souverain anglais possédait l'empire le plus étendu au monde, l'utilisation de cette référence coloniale, aussi paradoxale qu'elle puisse sembler, était tout-à-fait fondée.

Les innovations du sacre de Hāyla Sellāsē étaient sans doute inspirées des cérémonies royales telles qu'elles se déroulaient depuis peu en Angleterre par exemple, mais aussi le résultat d'un même processus historique⁵¹. Le développement de cérémonies ostentatoires et populaires était une réponse apportée par les royautés européennes à des contextes nationaux particuliers : en Angleterre, elle correspondait par exemple à la

⁴⁶ À ce sujet voir en particulier Pennec & Toubkis, 2004.

⁴⁷ Mussolini lance son pays à la conquête d'un empire en 1935, et proclame l'*Impero Italiano* dès la prise d'Addis-Abeba en mai 1936. Sur l'utilisation de la symbolique de l'empire dans l'Italie fasciste voir par exemple F. Liffra (dir.), *Rome, 1920-1945. Le modèle fasciste, son Duce, sa mythologie*, Paris, 1991. Sur l'inscription de la culture coloniale dans le paysage urbain, voir notamment Felix Driver, David Gilbert, *Imperial Cities. Landscape, Display and Identity*, Manchester, New-York, Manchester University Press, 1999.

⁴⁸ C'est le propos du célèbre ouvrage de Hobsbawm, 2005.

⁴⁹ Ranger, 2005 : 211-262.

⁵⁰ Discours du prince de Galles au cours d'un voyage en Afrique en 1925. Ranger, 2005 : 231.

⁵¹ Izabela Orłowska a analysé la cérémonie du sacre du roi des rois Yohannes IV à l'aide de la même référence. Voir Orłowska, 2009.

perte du pouvoir réel de la monarchie, en Allemagne ou en Autriche, au contraire, à la croissance du pouvoir des souverains au début du ⁵²xx^e siècle. Dans tous les cas, elles répondaient au fait que les souverains n'étaient plus à la tête de hiérarchies sociales, mais de nations. La « réinvention » de la cérémonie du sacre à Addis-Abeba en 1930 répondait aussi à des changements internes, le pouvoir politique éthiopien ayant connu de profondes transformations depuis la fin du ⁵³xix^e siècle. Il reprenait une pratique ancienne – par ailleurs jamais abandonnée par la royauté –, le sacre, en l'adaptant pour exprimer une nouvelle forme politique, mais aussi pour véhiculer d'autres idées : le roi n'était plus seulement le chef de la communauté chrétienne éthiopienne, qui réussissait à imposer son pouvoir sur une ou plusieurs régions, mais le souverain d'une nation qui appartenait à une communauté internationale.

Cette adaptation du cérémonial du sacre en fonction des circonstances géopolitiques n'est pas un procédé inédit dans l'histoire éthiopienne, bien au contraire. La cérémonie du sacre était organisée dans la ville royale historique d'Aksum depuis le ⁵⁴xv^e siècle par des souverains systématiquement en quête de légitimité. Le roi Zar'ā Yā'qob a été le premier à y être sacré en 1436, bien que sa chronique affirme qu'il le fut selon une tradition « ancestrale »⁵⁵. Ce faisant, il voulait investir la royauté éthiopienne de tous les symboles religieux et politiques de l'ancienne Aksoum⁵⁶. Le déroulement de la cérémonie du sacre a été institué sous son règne par le biais d'un texte intitulé *Ser'āta Qwerhat*, qui mentionne Salomon et Menelik I. Quelques souverains ont été sacrés à Aksum par la suite. Trois seulement s'y rendirent entre le ⁵⁷xvi^e et ⁵⁸xvii^e siècle, en quête de légitimité. Aksum était perçue comme le lieu originel de la royauté chrétienne en Éthiopie, et le sacre permettait de placer le nouveau roi dans une nouvelle généalogie, celle des rois de la Bible⁵⁹, par l'intermédiaire de Menelik I, fils légendaire de la reine de Saba et du roi Salomon, ancêtre des rois salomonides. Le prédécesseur de Menelik II, Yohannes IV, avait réactualisé cette pratique en étant couronné dans l'église Maryam de Sion de Aksum en juin 1872. Une de ses chroniques⁶⁰ rapporte en détail la cérémonie. Elle reprend des éléments prescrits dans le *Ser'āta Qwerhat*, comme les questions des jeunes filles à l'entrée de la ville, le fil de soie, la distribution d'or par le roi, etc. Yohannes IV avait ainsi tenté de donner des racines aksoumites et salomonides à son règne, afin de légitimer sa prise de pouvoir et de sceller sa prééminence sur ses concurrents.

Cette brève échappée dans le passé de la royauté éthiopienne montre que l'exploitation du cérémonial du sacre par des rois en quête de légitimation est intrinsèque à son histoire. Les lieux historiques de

⁵² Cannadine, 2005 : 121.

⁵³ Scholler, 2003 : 802- 804.

⁵⁴ Tadesse Tamrat, 1972 : 250.

⁵⁵ Toubkis, 2004 : 510.

⁵⁶ Bairu Tafla, 1977 : 131-143.

l'Éthiopie et ses textes anciens étaient autant de réserves de symboles mobilisables selon les besoins. Hāyla Sellāsē ne déroge pas à la règle et revendique d'ailleurs, dans son autobiographie, le fait d'avoir consulté des études historiques sur les pratiques antérieures du couronnement éthiopien, sans aucun doute le *Ser'āta Qwerhat*⁵⁷. La ville sainte d'Aksum, évoquant la continuité avec le passé à moyen et long terme, n'a d'ailleurs pas été oubliée dans le déroulement des cérémonies.

La stèle et l'horloge : une nouvelle conception du temps pour la nation éthiopienne

L'obélisque a été dressé dans la lignée du second arc, peu avant l'arrivée au palais de Hāyla Sellāsē, où devait se dissoudre le cortège ce jour-là (Fig. 8). Sa forme rappelle celle des stèles d'Aksum, dressant de ce fait un parallèle entre Addis-Abeba et la ville historique du sacre des rois éthiopiens. L'histoire éthiopienne proche (Menelik II) et plus ancienne (celle des rois depuis Zār'a Ya'qob, mais aussi d'Aksum) est donc invoquée par le biais des monuments. Plusieurs détails inédits actualisent toutefois la référence : d'une part l'étoile à trois branches et, dans un autre registre symbolique, une horloge. Nous l'avons vu, l'étoile qui couronne le monument et, de là, domine la ville, est l'emblème d'Hāyla Sellāsē. La juxtaposition de la stèle et de l'étoile inscrit le nouveau règne dans le patrimoine historique éthiopien. Le règne est l'aboutissement d'une histoire et la reformulation du royaume aksoumite. L'horloge a été intégrée à l'avant-dernier étage du monument, où un espace carré d'au moins un mètre de côté lui est réservé. Passionné d'horlogerie, Menelik II avait été le premier à faire installer une horloge en haut de la plus haute tour de son *gebbi* à Addis-Abeba. Hāyla Sellāsē reprend ce signe de modernité à la fois technique, et sociale : l'horloge permet une appréhension laïque du temps dont le déroulement est normalement scandé par la rumeur des églises. Différentes significations peuvent être prêtées à son insertion – pour le moins surprenante – dans l'architecture de la stèle : est-ce une façon d'indiquer aux chefs du nord du pays la suprématie d'Addis-Abeba, qui comporte désormais elle aussi les symboles d'ancienneté et de prestige du pays, mais actualisés ? Est-ce une manière de faire renaître le royaume d'Aksum dans le présent, en 1930, ou à l'inverse de symboliser la prégnance du passé de l'Éthiopie sur son présent ?

Le monument symbolise une double appréhension du temps, qui invoque le présent à travers le passé, ou bien le passé dans une nouvelle forme de présent. Il reflète une *nation* éthiopienne telle que cette entité politique est définie en cette première moitié de xx^e siècle : elle doit plonger ses racines dans le passé et se prévaloir d'une histoire glorieuse pour être incluse dans une communauté internationale évoluant en symbiose, notamment à l'aide de la Société des Nations à laquelle

⁵⁷ Haile Sellassie I, 1976 : 177.

appartient l'Éthiopie. L'horloge est face au *gebbi*, siège du gouvernement ; elle montre que l'Éthiopie et son gouvernement vivent au même rythme que la communauté internationale, contrairement aux accusations d'obscurantisme, d'arriération ou de stagnation perpétrés par les colonisateurs contre les sociétés colonisées ou à coloniser.

Un groupe doit pouvoir revendiquer une histoire longue et commune pour se voir reconnaître le droit à exister en tant que nation. En outre, l'État doit être « le foyer de permanence de la nation » et, comme opérateur de l'identité nationale, représenter la continuité⁵⁸. En érigeant entre les deux palais l'imitation d'une stèle antique, le gouvernement revendique son ancrage dans le passé et sa capacité de conserver ce patrimoine symbolique, bien qu'il soit installé dans une ville fondée peu de temps auparavant, au cœur d'une région récemment intégrée au royaume.

Le cortège se sépare en arrivant au palais, où le nouveau souverain offre un traditionnel banquet à ses hôtes. Ce déjeuner est réservé aux dignitaires éthiopiens, les étrangers étant formellement interdits de *geber*⁵⁹. Hāyla Sellāsē a en effet exclu des cérémonies toute spécialité locale qui présentait trop de disparité avec la culture des invités, estompant ainsi au maximum l'altérité culturelle éthiopienne. L'Éthiopie est présentée sous un jour « universel », afin certainement d'éviter les critiques et les jugements de valeur que Hāyla Sellāsē connaissait par l'intermédiaire de la presse européenne. Les invités étrangers sont, eux, conviés dans la soirée à un dîner suivi d'un feu d'artifice en bonne et due forme.

Références

Sources archivistiques

Archivio Storico del Ministero degli Affari Esteri (ASMAE), Rome : D-Inventario Serie Affari Politici (1919-1930), Etiopia, Pacco 1031.

Archives du ministère des Affaires étrangères (MAE), Paris : Nouvelle série, politique, 2, septembre 1908-mars 1910.

Correspondance politique et commerciale, K-Guerre, vol. 1622 : Éthiopie, Affaires politiques générales, janvier-mars 1917.

Correspondance politique et commerciale, K-Guerre, 1920 : Éthiopie

Affaires politiques générales, vol. 1923 : Éthiopie, vol. 6, Affaires politiques générales, avril-juillet 1917.

K-Afrique-Éthiopie, vol. 9, 10.

⁵⁸ Nora, 1997 : 1215.

⁵⁹ Au grand regret de certains voyageurs (Thesiger, 1987 : 91). Le *geber* est un banquet offert par le souverain ou d'autres chefs.

K-Afrique 1918-1940. Éthiopie, vol. 30 : Presse, propagande et publications.

Correspondances commerciales et politiques, K-Afrique, Éthiopie, vol. 59 : correspondance générale politique (1^{er} janvier 1930-30 juin 1933).

K-Afrique, Éthiopie, 61 : couronnement de l'Empereur Hāyla Sellāsē I^{er}. Dossier spécial, avril 1930-mars 1931 : Rapport de Reffye au ministère des Affaires étrangères sur les fêtes du couronnement d'Addis-Abeba, le 14 novembre 1930, 14 p.

Papiers d'agent, Léonce Lagarde-97, vol. 5.

Sources bibliographiques

Farago L., 1935, *Abyssinia on the Eve*, Londres, Putnam.

Guèbrè Sellassiè, 1930-1932, *Chronique du règne de Ménélik II, roi des rois d'Éthiopie*, traduite de l'amharique par Tësfa Sellassié, publiée et annotée par Maurice de Coppet, Paris, Maisonneuve fr. éditeurs, tome I (1930), tome II (1932), tome III (atlas).

Haile Sellassie I, 1976, *My Life and Ethiopia's Progress 1892-1937. The Autobiography of Emperor Haile Sellassie I*, traduit et annoté par Edward Ullendorff, Oxford, Oxford University Press.

Kabbada Tasammā, 1970-1971, *Yä-tarik mastawāša*, Addis-Abeba.

Michel C., 1900, *Mission de Bonchamps. Vers Fachoda à la rencontre de la mission Marchand à travers l'Éthiopie*, Paris, Plon.

Moore W. R., Coronation Days in Addis Ababa, *The National Geographic Magazine*, juin 1931, vol. LIX, n. 6 : 738-746.

Orléans H. d', 1897, *Une visite à l'empereur Ménélik*, Paris, Librairie Dentu.

Southard A. E., Haile Selassie the First, Formerly ras Tafari, Succeeds to the World's Oldest Continuously Sovereign Throne, *The National Geographic Magazine*, juin 1931, vol. LIX, n. 6 : 679-738.

Thesiger W., 1987, *The Life of my Choice*, New-York/Londres, W.W. Norton & Company.

Waugh E., 1931, *Remote People*, Londres, Duckworth.

Zervos A., 1936, *Le miroir de l'Éthiopie moderne, 1906-1935*, Athènes, Alexandrie, Imprimerie de l'école professionnelle des Frères.

Bibliographie

- Anderson B., 2002, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La découverte.
- Bairu Tafla (ed), 1977, *A Chronicle of Emperor Yohannes IV (1872-89)*, Wiesbaden, F. Steiner.
- Batistoni M., Chiari G. P., 2004, *Old Tracks in the New Flower: A Historical Guide to Addis Abeba*, Arada Book, Central printing press.
- Belting H., 2004, *Pour une anthropologie des images*, Paris, Gallimard [éd. originale en allemand, 2001].
- Cannadine D., 2005, The Context, Performance and Meaning of Ritual: The British Monarchy and the 'Invention of Tradition', c. 1820-1977, in Hobsbawm E. & T. Ranger T., *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 101-164.
- Chéret A., 1995, *Les photographies anciennes de l'Éthiopie (1888-1930)*, mémoire de DEA, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
- Driver F., Gilbert D., 1999, *Imperial Cities. Landscape, Display and Identity*, Manchester, New York, Manchester University Press.
- Garretson P., 2003, Addis Abäba, *Encyclopaedia Aethiopica*, vol.1 : 79-85.
- Garretson P., 2000, *A History of Addis Ababa from its Foundation in 1886 to 1910*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag.
- Hirsch B. & Perret M., 1989, *Éthiopie, année 30*, Paris, L'Harmattan.
- Hobsbawm E. & Terence R., 2005, *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press (1^{ère} éd. 1983).
- Le Goff J., 1992, Aspects religieux et sacrés de la monarchie française du x^e au xiii^e siècle, in Boureau A. & Ingerflom C.-S., *La royauté sacrée dans le monde chrétien. Colloque de Royaumont, mars 1989*, Paris, éditions de l'EHESS, 19-28.
- Marcus H., 1998, *Haile Sellassie I. The Formative Year. 1892-1936*, Lawrenceville/Asmara, Red Sea Press.
- Maximy R. de, 1993, La ville, enveloppe et produit des sociétés mutantes, *L'Espace géographique*, 1, 1993, 41-53.
- Nora P. (dir.), 1997, *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 3 vol.
- Orlowska I., Performance and Ritual in Nineteenth-Century Ethiopian Political Culture, in Svein Ege, Harald Aspen, Birhanu Teferra et Shiferaw Bekele (dir.), *Proceedings of the 16th International Conference of Ethiopian Studies*, Trondheim, Department of Social Anthropology, Norwegian University of Science and Technology, 2009, vol. 1, 75-83.

- Pankhurst R., 1985, *History of Ethiopian Towns: From the Mid-Nineteenth Century to 1935*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag.
- Pennec H. & Toubkis D., 2004, Reflections on the Notions of "Empire" and "Kingdom", in "Seventeenth-Century Ethiopia: Royal Power and Local Power", *Journal of Early Modern History*, 8 (3-4), 229-258.
- Ranger T., 2005, The Invention of Tradition in Colonial Africa, in Hobsbawm E. & Ranger T., *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 211-262.
- Rouaud A., 1982, *Le voyage du ras Täfäri à Djibouti et à Aden (1922)*, mémoire de DEA. INALCO/Université Paris III.
- Rubenson S., 1965, The Lion of Judah. Christian Symbol and/or Imperial Title, *Journal of Ethiopian Studies* III (2), 75-85.
- Scholler H., 2003, Coronations, *Encyclopaedia Aethiopica*, vol. 1, 802- 804.
- Serres J., 2005, *Manuel pratique de protocole*, Courbevoie, éditions de la Bièvre, (1^{ère} éd. 1948).
- Smidt W., 2005, *Äthiopien und Deutschland. 100 Jahre Diplomatische Beziehungen*, Addis-Abeba, Goethe-Institut.
- Sohier E., 2007, *Politiques de l'image et pouvoir royal en Éthiopie de Menilek II à Haylā Sellasé (1880-1936)*, thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Université l'« Orientale » de Naples, 2 vol.
- Sohier E., 2011, *Portraits controversés d'un prince éthiopien. Iyasu (1897-1935)*, Montpellier, L'Archange Minotaure.
- Sohier E., 2012, *Le Roi des rois et la photographie. Politiques de l'image et pouvoir royal en Éthiopie sous le règne de Ménélik II*, Paris, Publications de la Sorbonne.
- Tornay S., Sohier E., 2007, *Empreintes du temps. Les sceaux des dignitaires éthiopiens du règne de Téwodros à la régence de Täfäri Mäkonnen*, Addis-Abeba, Centre Français des Études Éthiopiennes, Université d'Addis-Abeba.
- Toubkis D., 2004, « Je deviendrai roi sur tout le pays d'Éthiopie ». Royauté et écriture de l'histoire dans l'Éthiopie chrétienne (xvi^e-xviii^e siècles), thèse de doctorat en histoire, Université Paris I Panthéon-Sorbonne, 2 vol.
- Van Gelger de Pineda R., 1995, *Le Chemin de fer de Djibouti à Addis-Abeba*, Paris, L'Harmattan.

Résumé / Abstract

Estelle S., 2013, Addis-Abeba et le couronnement de Hāyla Sellāsē. Mise en scène d'une ville, réinvention d'une cérémonie, *Annales d'Éthiopie*, 28, 177-202.

À la suite d'une crise politique majeure et du décès de la reine des rois Zawditu, le *negus* Tafari Mak'annen est nommé *negusa nagast* (roi des rois) d'Éthiopie en avril 1930. Choissant pour nom de règne Hāyla Sellāsē, soit « Puissance de la Trinité », le nouveau souverain diffère son sacre de six mois afin de préparer l'événement auquel il entend donner une portée nationale et internationale. Il y convie, certes, le clergé et les principaux dignitaires éthiopiens, mais aussi sept rois et cinq présidents étrangers, ainsi que les représentants de la presse internationale. La plupart des invités découvrent pour la première fois la capitale éthiopienne en octobre 1930. Créée à la fin des années 1880, capitale du royaume depuis les années 1890, Addis-Abeba était depuis les années 1920 la vitrine de la modernisation de l'Éthiopie entreprise par Tafari Mak'annen ; elle a été métamorphosée pour son couronnement. À l'aide de témoignages écrits et iconographiques produits par des acteurs/spectateurs du couronnement, cet article s'interroge sur le sens de la mise en scène de la ville et de sa médiatisation, et sur les messages qu'Hāyla Sellāsē entendait ainsi transmettre à la communauté internationale. Le pouvoir politique s'y exprime par des monuments temporaires et permanents érigés en quelques mois, mais aussi par l'organisation urbanistique des axes où ont été planifiées les cérémonies. Cette mise en scène avait une dimension théâtrale commune à de telles manifestations politiques. Sa principale caractéristique était plutôt de relever d'une juxtaposition inédite d'éléments endogènes et exogènes importés à grand frais dans la capitale. Face aux contestations intérieures et aux menaces coloniales persistantes, cette combinaison devait transcrire aux yeux de tous, dans l'espace urbain, les principes en vertu desquels le nouveau roi des rois était le maître incontesté d'un pays indépendant et souverain.

Mots-clefs : Couronnement, Addis-Abeba, photographie, Hāyla Sellāsē, monument, statuaire, aménagement urbain, cérémonie, politique symbolique

The coronation of Hāyla Sellāsē in Addis-Abeba: Staging of a city, reinvention of a ceremony – On November 2nd 1930, Tafari Mak'annen was crowned King of kings of Ethiopia in Addis Ababa. The city had been considerably transformed during the six previous months to prepare for the arrival of local and foreign guests, as well as the international press and photographers. Relying on iconographical and written sources, this article explores the messages conveyed by the new king through the staging of the city. The innovations which marked the event are comparable to the "reinvention" of royal ceremonies that have been noted in European countries since the end of the 19th century. The spectacle continued an ancient practice, the coronation, yet adapting it to express new political forms and a different idea: the king was no longer merely the head of a particular Christian community, but now also the sovereign of a nation.

Keywords: Coronation, Hāyla Sellāsē, Addis Ababa, photograph, monument, city planning, ceremony, symbolic politic